

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

12/13 | 2003

Varia

Le département rouge. La formation d'une identité politique dans le département de la Haute-Vienne de la fin du 19^e siècle aux années 1930

Thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jean-Paul Brunet, Université Paris IV-Sorbonne, 2 volumes, 505 f°, soutenue le 16 décembre 2002 devant un jury composé de Jean-Jacques Becker (président), Jean-Paul Brunet, Gilles Le Béguec (rapporteur), Bernard Lachaise (rapporteur) et Jacques Girault, mention très honorable avec les félicitations du jury.

Dominique Danthieux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/349>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2003

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Dominique Danthieux, « Le département rouge. La formation d'une identité politique dans le département de la Haute-Vienne de la fin du 19^e siècle aux années 1930 », *Ruralia* [En ligne], 12/13 | 2003, mis en ligne le 09 juillet 2004, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/349>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Le département rouge. La formation d'une identité politique dans le département de la Haute-Vienne de la fin du 19^e siècle aux années 1930

Thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jean-Paul Brunet, Université Paris IV-Sorbonne, 2 volumes, 505 f°, soutenue le 16 décembre 2002 devant un jury composé de Jean-Jacques Becker (président), Jean-Paul Brunet, Gilles Le Béguec (rapporteur), Bernard Lachaise (rapporteur) et Jacques Girault, mention très honorable avec les félicitations du jury.

Dominique Danthieux

- 1 Le titre de « département rouge » a été décerné à la Haute-Vienne par ses élus socialistes et communistes dans le courant des années 1920. Il correspond également à l'image que l'extérieur s'en est forgé. Cette représentation est à double tranchant : d'un côté, elle illustre la fierté éprouvée par les acteurs du mouvement ouvrier qui ont tissé là un réseau dense d'organisations et acquis la maîtrise électorale du département ; de l'autre, elle traduit un sentiment de crainte devant la force de la gauche d'obédience marxiste et les projets révolutionnaires qu'elle est censée mûrir. L'utilisation dans le titre de l'article défini « le » accolé au « département rouge » traduit l'unicité de l'expérience que pense avoir conduit la gauche ouvrière en Haute-Vienne. L'usage des mots souligne la conscience d'être en matière de construction du socialisme un département modèle à l'exemplarité maintes fois soulignée par les instances nationales de la SFIO même si, pour l'historien, le qualificatif « rouge » mérite d'être accolé à d'autres entités territoriales comme en témoigne un nombre appréciable de travaux.
- 2 Il convient d'insister ici sur « l'être de gauche » qui définit un élément déterminant et stable de l'identité locale. La réputation rouge de la Haute-Vienne plonge en effet ses racines dans l'histoire troublée du 19^e siècle. En 1848, les démocrates-socialistes, qui s'appuient sur la fraction de la bourgeoisie acquise aux idées progressistes et l'élite

ouvrière incarnée par les porcelainiers, prennent le contrôle de Limoges. La ville y gagne la réputation de « ville rouge » mais une partie des cantons ruraux ont eux aussi favorisé par leur vote les démocrates-socialistes. En 1851, c'est dans les campagnes que prend naissance un mouvement d'insurrection contre le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, rapidement tenu en échec il est vrai. Nous sommes là en présence d'une première strate autour de laquelle se cristallise un pan de la mémoire où se trouvent valorisées les attitudes contestataires voire rebelles. Tout un courant historiographique a, dans les années 1950, contribué à valoriser cette période dont les caractéristiques ont longtemps servi de grille d'interprétation du mouvement ouvrier local. Ainsi, mémoire et histoire contribuent à fortifier la figure du porcelainier, du peintre surtout, élevé au rang de guide du prolétariat limougeaud. Loin de s'avérer infondée cette vision s'est imposée et s'est ressourcée au 20^e siècle auprès de personnalités marquantes tel le député Adrien Pressemane, idéal-type du militant ouvrier, peintre sur porcelaine de profession. Par ailleurs, cette histoire valorise les expériences urbaines au détriment des campagnes considérées comme vivant dans l'orbite de la ville. Ces assertions appellent une série de remarques qui nous ont servi à délimiter la problématique générale de ce travail.

- 3 En voulant montrer la continuité entre le mouvement ouvrier du milieu du 19^e siècle et celui du siècle suivant on oublie que celui-ci évolue en interaction avec son époque et que les formes adoptées par les luttes sociales, les types d'organisations sont autant de réponses à un contexte économique, social et politique donné, et mouvant, dont nous avons souhaité approfondir l'étude.
- 4 L'éclairage porté sur les ouvriers porcelainiers était certes mérité et facilité par les sources plus abondantes, mais il convient de rappeler l'existence d'autres corporations et de considérer le monde ouvrier sous l'angle de sa diversité : la porcelaine est à Limoges l'industrie dominante, mais il faut aussi prendre en considération la chaussure qui est à la fin du 19^e siècle la seconde industrie locale ; enfin le bassin industriel de Saint-Junien, deuxième ville du département, fournit un second terrain d'études avec ses industries où dominent les cuirs et peaux (ganterie et mégisserie) et la papeterie.
- 5 Demeurées jusque là à la charnière de l'atelier et de la manufacture, ces activités s'orientent, une fois surmontée la crise économique des années 1880, vers l'introduction des modes de production en cours dans la grande industrie dont le textile constitue aux yeux des patrons le modèle le plus abouti. Mécanisation, spécialisation, parcellisation des tâches modifient les pratiques du monde du travail. L'usine qui nécessite une abondante main d'œuvre puise dans les campagnes environnantes les bras qui lui font défaut. Ces transformations ne sont pas sans répercussions sur le cadre citadin qui en est le théâtre et s'adapte à ce contexte nouveau.
- 6 Construction d'usines et afflux de migrants influent à la fois sur la morphologie urbaine et la sociologie des quartiers. À Limoges plus particulièrement, les contrastes de peuplement entre les diverses parties de la ville sont révélateurs des processus de différenciation à l'œuvre dans les sociétés ouvrières. Au nord et à l'ouest, à proximité des fabriques, le monde ouvrier se compose d'une forte proportion de porcelainiers, part de la population laborieuse qui bénéficie d'un certain prestige, tandis que dans les vieux quartiers populeux du sud et de l'est habite une forte proportion d'ouvriers de la chaussure et de journaliers sans qualification. On soulignera au passage la correspondance entre nouveauté de l'urbanisme, qui cependant ne rime pas vraiment avec confort, et hiérarchies ouvrières. Dans la cité porcelainière, l'opposition spatiale fondamentale ne réside pas dans la partition entre quartiers aisés et quartiers ouvriers, ni

même dans une opposition entre centre et faubourgs, mais dans une différenciation au sein même de l'espace populaire fondée sur la perception et les représentations que chaque groupe entretient des autres et de lui-même, entre agrégation aux formes dominantes de la société locale et marginalisation. Apparus au 19^e siècle, ces phénomènes sont encore opératoires dans l'Entre-deux-guerres puisque le Parti communiste recrute avec succès dans les quartiers demeurés à l'écart de la modernité urbaine.

- 7 Socialement disjointes, segmentées par une construction hiérarchique, les sociétés ouvrières ont trouvé dans l'action politique et syndicale un puissant facteur de cohésion. La pression qu'exerce le patronat afin de convertir l'outil de travail en unités de fabrication productives, rationalisées et rentables se heurte à la résistance des ouvriers. En effet, ceux-ci usent de tous les moyens en leur pouvoir en vue de contrecarrer les plans des patrons. Les luttes sociales, étudiées à partir des dossiers des conflits et des quelques récits qui en ont été livrés, apparaissent motivées par le refus de la discipline qui accompagne le passage à l'usine qui fournit le prétexte le plus fréquent aux cessations du travail, tout particulièrement durant la période 1902-1905.
- 8 Les ouvriers de métier, fiers de leur condition, redoutent la perte de statut entraînée par l'apparition des machines et la production de masse. En outre, l'uniformisation des conditions qui menace les ouvriers, quelles que soient leurs compétences, compromet les stratégies d'ascension sociale. Ces évolutions provoquent des crispations qui débouchent sur des grèves fréquentes qui paralysent les fabriques.
- 9 La crise du monde ouvrier et de ses valeurs ouvre la voie à une contestation plus radicale. Elle s'effectue parallèlement à l'affirmation d'un courant socialiste révolutionnaire d'obédience guesdiste qui, malgré des scores électoraux peu significatifs, cherche à conforter son ascendant sur les masses en s'insinuant dans les syndicats. À Saint-Junien, à la même époque, de jeunes anarchistes suivent une semblable tactique et mènent une véritable guerre sociale contre la bourgeoisie du cru. Cette atmosphère tendue conduit à des crises paroxystiques où les mouvements sociaux dégénèrent en heurts violents avec les forces de l'ordre : ainsi en va-t-il à Saint-Junien en 1902 et plus particulièrement à Limoges en avril 1905. Ce dernier épisode qui voit Limoges se hérissier d'une quarantaine de barricades et les ouvriers délogés de leurs positions par la troupe consacre la fin du cycle révolutionnaire : il devient alors évident que la transformation de la société bourgeoise ne saura s'obtenir par la violence mais par des moyens qui s'inscrivent dans la légalité républicaine. L'étude des organisations et des structures développées dans les villes conduisent dans les années 1930 à considérer que la révolution était dans les esprits sinon dans les faits presque acquise grâce à la construction d'une sorte de contre-société socialiste, ou communiste à Saint-Junien, avec ses réseaux prêts à fonctionner comme une alternative à la société capitaliste.
- 10 Toutefois, la prise en considération plus attentive du contexte économique que révèlent en négatif les conflits sociaux ou sur lequel s'attardent des études de nature plus technique montrent que ces sociétés ouvrières politiquement triomphantes sont socialement et économiquement de plus en plus fragilisées. L'histoire des industries locales, la porcelaine et la chaussure tout spécialement, est aussi l'histoire d'une lente et inexorable agonie. Les ouvriers porcelainiers qui apparaissent comme les animateurs du mouvement ouvrier dans la décennie 1895-1905 sont le produit d'une industrie en position de force qui atteint entre 1900 et 1905 son apogée. Pourtant leurs convictions révolutionnaires attestent aussi le refus d'une nouvelle conception du travail, cause du déclin de leur profession. La radicalisation du début du 20^e siècle est le produit d'une

révolte de la jeunesse inquiète de son devenir et qui verse dans des attitudes de rejet. Cette jeunesse trouve-t-elle encore des structures où s'exprimer dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale alors que les industries sont plongées dans une crise profonde ? La question générationnelle conduit à accorder une attention particulière aux phénomènes de représentation politique dans le cadre local. L'adéquation entre organisation politique et sociétés ouvrières n'est peut-être plus aussi exacte dans l'Entre-deux-guerres qu'auparavant. Cela explique l'audience du communisme dans les usines et les syndicats qui recrutent parmi les ouvriers d'industrie : il capte l'intérêt d'une génération nouvelle dont les aspirations ne peuvent aboutir parce que bloquées par les échecs électoraux eux-mêmes provoqués par le vieillissement de la population urbaine qui vieillit en même temps que les élites qu'elles a suscitées à la Belle Époque.

- 11 En parallèle à cette évocation des sociétés urbaines il fallait ensuite privilégier un second axe de recherche centré sur les sociétés rurales. Les deux aspects, ouvrier et paysan, ne sont cependant pas agencés indépendamment l'un de l'autre : nous nous sommes efforcé au contraire d'en faire ressortir les connexions. La notion même de « département rouge » souligne d'ailleurs assez la communauté de destin politique entre villes et campagnes hautes-viennoises. Ces dernières cependant souffraient d'une intégration moindre à l'histoire de la gauche limousine. Devant l'abondance des sources qui permettent de retracer les principaux aspects de l'histoire des sociétés urbaines, les campagnes semblaient désespérément silencieuses. L'intérêt pour les habitants des zones rurales paraît ne se manifester qu'au moment des consultations électorales à l'occasion desquelles se multiplient les rapports et les articles de presse. Ces sources ont le défaut de n'apporter des éclairages que sur l'acte électoral perçu comme l'accomplissement ultime d'un vaste processus d'intégration démocratique. De plus, elles valorisent des explications qui ressortissent à une politisation « par le haut » accomplie sous la houlette des notables démocrates. Sans négliger pour autant ces pistes, il n'apparaissait pas dénué d'intérêt de débusquer les facteurs qui fondent le vote et ses inclinations profondes sous le couvert de l'apparente variabilité du choix.
- 12 En premier lieu, il ne faut pas mésestimer le poids d'une tradition orale qui assure la transmission intergénérationnelle d'une culture populaire où nobles et bourgeois font l'objet d'une dévalorisation systématique. L'oralité est en outre le vecteur de la mémoire des communautés rurales et fortifie ainsi la méfiance envers un État perçu par nature comme l'allié des classes supérieures et que l'on juge toujours prompt à réprimer. On découvre ainsi, sans doute sous l'influence des ouvriers migrants du bâtiment, la persistance dans les campagnes du souvenir communard, peu évoqué en ville. À cela s'ajoute, ancré dans la paysannerie limousine, un anticléricalisme véhément toujours prompt à resurgir et que raniment les consultations électorales du tout début du 20^e siècle.
- 13 Ces tendances favorisent l'implantation des idéologies tribunitiennes, égalitaristes et laïques et façonnent les représentations que les paysans se font de la République. Leur conception en la matière est d'ailleurs fort simple et tout porte à penser qu'ils imaginent entre leurs communautés et le régime une relation de réciprocité qui voudrait qu'une République bienveillante et protectrice reconnaisse et aide ses fervents soutiens. Cet attachement se manifeste également par toute une série de « signes sensibles » qu'une démarche fine, conduite dans quelques communes qui démontrent un culte fervent à la démocratie, peut restituer. Il s'agit en fait de reconstruire un « paysage militant » composé de bustes de Marianne, de bâtiments municipaux remarquables voire de tombes

dont le décorum restitue jusque dans l'au-delà la fidélité à un idéal. Cette démarche quasi anthropologique pointe le paradoxe selon lequel les habitants d'une terre anciennement et profondément déchristianisée ont substitué au culte des saints, autrefois caractéristique de l'identité locale (il l'est même encore par la pratique des ostensions septennales), un culte civique avec ses rites, ses statues et ses nouveaux temples

- 14 La foi en l'idéal républicain, pivot des comportements électoraux, est donc une composante fondamentale de la culture politique rurale. Toute l'habileté des socialistes consistera à endosser sur ce point, et ce jusqu'au terme du processus dans les années 1920-1930, la succession de leurs anciens amis radicaux devenus après 1905 leurs adversaires. Il est ainsi indispensable de comprendre dans quel contexte a pu s'opérer le passage au socialisme et de démarrer l'étude des évolutions politiques en amont des premiers signes de ralliement des électeurs des campagnes à la SFIO. C'est pourquoi nous avons consacré du temps aux formes de politisation rencontrées dans les années 1890-1905 : opérée dans l'arrondissement de Limoges surtout sur un mode militant et combatif, se nourrissant de combats ininterrompus contre des ennemis réels ou fantasmés de la République et par conséquent du peuple, la vie politique a fourni aux socialistes un terreau très favorable dans lequel ils ont pu s'implanter dans les années qui précèdent la Grande Guerre. Il entre de toute façon dans la stratégie de la SFIO, tournée désormais vers une conquête légale du pouvoir en rupture avec les pratiques du tournant du siècle, de fidéliser l'électorat des campagnes indispensable pour s'assurer du contrôle du département.
- 15 Au sortir de la guerre, les socialistes restent encore hésitants sur la méthode à adopter. Deux voies sont alors suivies : l'une consistant à transposer dans les campagnes les formes d'organisation développées en ville (coopératives notamment), l'autre s'ingéniant plus prosaïquement à adopter la tactique électorale la plus payante en ralliant ceux qu'autrefois la SFIO dénonçait comme ses adversaires.
- 16 Cela nous a permis de mettre en évidence deux modèles contrastés. Nous avons qualifié le premier, le plus ancien et le plus stable de « démocratique militant ». On le rencontre dans la partie « montagneuse » du département, là où les communautés rurales multiplient depuis des temps anciens les usages communautaires. Le lien avec la gauche « extrême » socialiste commence à se tisser dans les dernières années du 19^e siècle. Les leaders citadins viennent y discourir régulièrement ou participer à la sociabilité politique locale (fêtes et banquets républicains). Des formes d'organisations proches des organisations urbaines, sociétés de libres-penseurs, cercles socialistes s'y acclimatent. Le rapport au politique y est fort, voire passionnel et traduit un désir d'unanimité. On confine là aux limites de la démocratie telle que la conçoivent les paysans limousins en l'absence de reconnaissance de l'existence d'une altérité politique : il n'est pas au village de place pour différentes sensibilités comme il n'est traditionnellement point de place pour les différences de condition qui menacent de diluer les solidarités. En cela, les électeurs ont été également conditionnés par les modes de déroulement de la vie politique communale ou cantonale au tournant du siècle. Sensibilisée aux grandes questions, l'opinion s'y forme et s'y détermine rapidement en fonction d'événements de portée nationale, encore introduits à l'horizon des années 1900 par des polémiques dont l'intérêt dépasse difficilement les limites cantonales, puis sans matrice locale particulière par la suite. L'orientation à gauche, prépondérante, s'y inscrit dans la durée et s'exprime encore de nos jours malgré les bouleversements subis par le monde rural. Dans l'Entre-

deux-guerres, le communisme prend sur ces territoires la relève du socialisme et l'on y trouve ses principaux bastions.

- 17 Ce schéma a le mérite de mettre en cohérence et de relier les diverses étapes d'une évolution politique. Il n'est cependant pas opératoire en tout point de la Haute-Vienne. Ainsi, on peut observer dans le sud du département de tempérament tout aussi républicain le rôle plus important dévolu aux notables dont le ralliement au socialisme dans les années 1920-1930 donne le signal du ralliement de leur électorat. Cette adhésion est plus tardive et emprunte des voies différentes de celles décrites plus haut. Le travail d'organisation entrepris par les notables républicains ne recourt pas systématiquement à la création d'organismes politiques mais utilise les autres possibilités que la République met à leur disposition, à commencer par les syndicats agricoles, les mutuelles d'assurance bétail et les caisses de crédit agricole. Le développement de ces structures solidifie le lien avec l'électorat et aide à acquérir une influence qui se révélera prépondérante après la Seconde Guerre mondiale. C'est en effet par ce biais que les socialistes parviennent dans l'après-guerre à régner sur les organisations corporatives paysannes. Cette fonction ne doit pas être négligée car le travail d'organisation mené par ces notables a permis à la paysannerie de s'affirmer dans le champ socio-politique et d'émettre ses premières revendications. En 1953, la création du Comité de Guéret marque l'apogée de l'émergence de la paysannerie en tant qu'acteur de la scène sociale et c'est bien dans les années 1930 que l'on peut, en Haute-Vienne, situer sa protohistoire. On pourra là aussi suggérer les limites démocratiques d'un système gouverné par les notables. Pourtant, on assiste dans les divers organismes paysans à la formation d'un personnel d'origine plus modeste mais qui, accomplissant la carrière de « notables d'organisations », sans fortune ni patrimoine de départ, issus d'un milieu authentiquement paysan, parviendront au faite des honneurs républicains.
- 18 Les ruraux ont ainsi répondu favorablement aux sollicitations de la gauche dans la mesure où ils recherchaient dans leurs choix politiques un point d'équilibre avec la société civile englobante et les formes de gouvernement qu'elle se donne. En ce cas choisir le camp d'idéologies perçues comme contestataires et potentiellement menaçantes par le pouvoir peut sembler paradoxal ; pourtant les paysans souhaitent favoriser ainsi la construction d'un régime en adéquation avec les valeurs qui sont leurs, offrant de la sorte à la société rurale une garantie de sa pérennité à un moment où commence à poindre la menace d'une dissolution.
- 19 Enfin, la reconstitution des mécanismes de la politisation dans les campagnes donne une grande cohérence à la liaison entre sociétés urbaines et sociétés rurales. Il n'est pas entre ces deux univers, comme on l'a souvent affirmé, de coupure aussi franche qu'il y paraît. Tout d'abord parce que tout en Haute-Vienne s'élabore dans la proximité, aujourd'hui encore maître mot de la culture politique locale. La ville puise sa nouvelle population dans un rayon d'une trentaine de kilomètres, dans des zones où les traits communs sont nombreux. Culturels certes, mais aussi politiques puisque anticléricalisme et désignation « d'ennemis de classe » ne sont pas des notions ignorées des paysans qui possèdent ainsi la structure élémentaire d'un langage que parlent les militants urbains. L'évolution politique de Limoges et des campagnes proches s'est ainsi construite non sur la base d'une opposition systématique qui de temps en temps se réactive tout de même mais dans une étroite symbiose.

INDEX

Index chronologique : XIXe siècle, XXe siècle